

## **Migration et intégration des Haoussa en pays bamiléké (Ouest-Cameroun) : 1903-1960**

**Donlefack, Martin**

-----  
Département d'histoire, Université de Yaoundé I

Courriel : [donlefackmartin@yahoo.fr](mailto:donlefackmartin@yahoo.fr)

Dans le processus de mise en place des chefferies, les éléments divers ont fusionné, donnant naissance à une situation d'homogénéité ethnique dans laquelle il est désormais difficile de dire qui est de souche ndobo et qui ne l'est pas. Mais, une fois sur le plateau bamiléké, les Haoussa vont voir leurs qualités d'hommes mobiles à l'entrepreneuriat commercial hors échelle, disparaître au nom de leur intégration dans ce nouveau milieu, jaloux de ses valeurs culturelles. Comprendre les Haoussa du pays bamiléké revient à s'imprégner des furieuses guerres qui dévastèrent la Haute Bénoué et firent déferler des groupes humains variés dans toute la zone Sud et Ouest. C'est aussi voir le meilleur parti que des Africains préparés par les avantages d'une culture ouverte, pouvaient tirer des contraintes coloniales. C'est donc tous ces aspects qui nous interpellent pour étudier les migrations haoussa en pays bamiléké et pour évaluer la portée de leur intégration dans cette région de montagnes. À travers cette problématique soutenue par des témoignages écrits et oraux, nous allons révéler une autre particularité du peuple haoussa qui s'éloigne pourtant du caractère commercial et mobile qui les a toujours distingués.

**Mots clés** : *Haoussa, migration, intégration, mutation, Bamiléké.*

### **Migration and integration of the Hausa people in Bamileke country (western Cameroon): 1903–1960**

In the process of the constitution of the chiefdoms, diverse elements fused and this gave birth to a situation of ethnic homogeneity and henceforth it is difficult to distinguish those who are of the Ndobos origin and those who are not. However, once in the Bamileke plateau, the Hausa quality such as their mobility and commercial dynamism will be influenced because of their integration in this new milieu; jealous of her cultural values. The understanding of the Hausa's of the Bamileke country, demands a proper comprehension of numerous and devastating wars of the upper Benue region which prompted the migration of various groups in the south and west and the importance that those with an open culture can benefit faced with the constraints of colonization. All these aspects necessitate the study of the migrations of the Hausa in the Bamileke country and the evaluation of the importance of their integration in this region. Through this statement of problem, guided by written and oral sources, we are going to reveal another peculiarity of the Hausa's which is far from their commercial and mobile character which had always distinguished them.

**Keywords**: *Hausa, migration, integration, Bamileke*

## Migration et intégration des Haoussa en pays bamiléké (Ouest-Cameroun) : 1903-1960<sup>1</sup>

Donlefack, Martin

### Introduction

Le pays bamiléké se situe dans l'ensemble humain et culturel appelé Grassfields, entre les 4e et 6e degrés de latitude Nord, les 9e et 10e degrés de longitude Est. Il couvre une superficie d'environ 6 200 km<sup>2</sup> et présente une configuration qui, sans doute, a eu un impact direct sur la dynamique du peuplement, de l'organisation, de la gestion de l'espace et, singulièrement, de la délimitation des frontières entre différentes communautés. En premier lieu, le pays bamiléké présente un relief de montagnes que justifie une zone de plateaux ondulés et de hautes montagnes dont l'altitude varie entre 1 000 et 2000 mètres (Bah, 2005 : 146). La singularité de ce relief procure à la région une position en hauteur par rapport aux régions voisines. Cela a donné lieu à l'existence de véritables frontières naturelles, notamment avec les falaises du Noun et de Santchou qui surplombent le pays bamum et la plaine de Mbo. Mais, c'est surtout au point de vue sociopolitique que le pays bamiléké est encore plus structuré.

Bien plus que partout ailleurs au Cameroun, c'est le règne là-bas de la « chefferie », sorte de cités-États qui s'individualisent dans un territoire bien délimité, une population bien définie et un pouvoir qui les contrôle réellement (Dongmo, 1981 : 45).<sup>2</sup> La caractéristique dominante de la chefferie bamiléké, celle-là même qui la distingue de toutes les autres du même type dans le Cameroun, est qu'elle existe indépendamment d'une influence religieuse extérieure reconnue. Le pays bamiléké est le produit de son propre milieu et de ses dynamiques sociales et historiques intrinsèques (Donlefack, 2009 : 20).<sup>3</sup>

C'est dans l'histoire de cette région que s'insère celle du peuple Haoussa qui nous intéresse. Jusqu'alors, l'unité culturelle du peuple Bamiléké se dresse comme une barrière, laissant difficilement entrevoir la place qu'occupent les Haoussa et leur degré d'intégration dans cette région. Après tout, pour les Bamiléké, les Haoussa sont des « étrangers » aux valeurs culturelles diamétralement opposées aux leurs. Si, à la veille du XXe siècle, la présence des

---

<sup>1</sup> This was originally published in Adama, Hamadou (éd.), 2016, *Traditions historiques et développement, Mélanges offerts aux Professeurs Thierno Mouctar Bah et Eldridge Mohammadou* (Annales de la FALSH, Numéro spécial Volume XV), pp. 189-210, Université de Ngaoundéré, Cameroun.

<sup>2</sup> On pourrait objecter que les lamidats du Nord-Cameroun aussi – tout comme le sultanat Bamum – et les *fondoms* du Nord-ouest Cameroun possèdent ces mêmes caractéristiques. Mais, s'agissant de ces derniers, situés eux aussi dans les *grassfields*, ils ne sont que le prolongement naturel du pays bamiléké. Parlant des Bamoun, l'hégémonie politique de leurs dirigeants s'est finalement appuyée sur l'Islam, une religion exogène à ces peuples en lesquels leurs rois voyaient une source de légitimité plus féconde que l'ancienne religion traditionnelle.

<sup>3</sup> La remarque a été faite à ce sujet par M. Donlefack : « Les habitants d'une même chefferie ne forment pas une même tribu [chez les Bamiléké], c'est une composition de patrilignages de taille inégale qui n'ont pas tous un lien de parenté ; c'est un sentiment national, vivement ressenti par tous les membres, qui les unit ».

premiers commerçants Haoussa suscitait encore la méfiance voire l'hostilité des peuples de la région, c'est le lieu de noter que le nouveau siècle allait bientôt offrir à ces nouveaux venus des avantages qui ont très vite retourné la situation en leur faveur. Ils commencent à s'imposer comme des opérateurs économiques d'envergure, combinant le commerce (leur activité principale), l'élevage et l'agriculture. Comment les Haoussa parvinrent-ils à s'installer et à s'imposer dans une région aussi réfractaire à leur culture islamique ? Que lui apportèrent-ils ? Étudier la migration et l'intégration des Haoussa en pays bamiléké revient ainsi à examiner le phénomène de sa genèse à ses survivances actuelles, en prenant en compte toutes ses dimensions et ses réalités directes ou indirectes. Il s'agira de faire ressortir sa racine profonde dans le contexte du jihad et des conquêtes peules du XIX<sup>e</sup> siècle, les conditions de son extension vers la région étudiée, les transformations subies ainsi que les changements introduits dans le pays bamiléké.

### **Les Haoussa : une présentation**

Les Haoussa appartiennent au groupe soudanais. Nous les retrouvons pour l'essentiel au Nord du Nigeria et au Sud du Niger. Ce sont des peuples de diverses origines. Ils ne constituent pas un groupe ethnique précis, mais une conglomération de peuples.<sup>4</sup> Ce qui est généralement dominant sur l'aspect physique des Haoussa est leur caractéristique négroïde (une taille importante et un teint très foncé). Mais, contrairement à leurs voisins Peuls, cette caractéristique n'est conforme à aucun type ou à un groupe précis. Au contraire, les Haoussa présentent des diversités considérables sur la couleur de la peau et sur les traits physiques. Cependant, quelques insignes faciaux, notamment les incisions permettent de les distinguer des autres groupes ethniques. À chaque clan correspond un motif particulier : les habitants de Kano (*Kanowa*) ont trois petites incisions sur les tempes ou aux coins de la bouche. Chez les habitants de Katsina (*Katsinawa*), il s'agit plutôt d'une incision sur la joue gauche ou droite. Certains Haoussa originaires du Niger portent plusieurs longues incisions sur les deux joues (Souley Mane, 2012 : 243).

Les Haoussa sont généralement des musulmans, mais contrairement aux peuples du Soudan central et occidental, leur conversion est tardive. Selon *La chronique de Kano*,<sup>5</sup> dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, quarante Wangara du Mali vinrent apporter l'islam à Kano et

---

<sup>4</sup> D'après le chroniqueur arabe Ibn Battouta (1966 : 99) et selon la chronique de Kano (Hiskett 1975), l'ethnie haoussa serait apparue vers le XI<sup>e</sup> siècle de notre ère. Elle résulte de la rencontre et de la fusion à Daoura (Nord-Nigeria) d'une population noire locale, formée des Sao, des Bédé et de petits groupes d'étrangers venus de la Berbérie ou de l'Arabie.

<sup>5</sup> La chronique de Kano est composée en 1890 sur des sources anciennes et publiée par Palmer. Lire à ce propos Hiskett, « The Kano Chronicle », in *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1975.

convertirent le souverain qui fit bâtir une mosquée et observer les cinq prières, puis chassa le chef des païens en lui disant d'aller commander les aveugles (Cissoko, 1966 : 143). L'effectivité du culte islamique est reconnue au XVe siècle comme l'atteste Sékéné-Mody Cissoko:

À la fin du XVe siècle, d'après la chronique de Kano, le souverain Muhammad Rimfa lance douze réformes de base donc la claustration des femmes, la désignation d'eunuques aux postes de l'État, la célébration publique des deux grandes fêtes musulmanes, la construction d'un marché et l'extension des remparts (Cissoko 1966 : 143).

Il est cependant important de noter que ce ne sont pas tous les Haoussa qui sont musulmans. La tribu des Muguzawa par exemple, a pour langue de communication le haoussa ; par contre, elle n'est pas musulmane.

La caractéristique typique des Haoussa est qu'ils sont très mobiles et sont constitués d'excellents commerçants. Le « commerce haoussa » occupe une place importante dans l'histoire de l'Afrique précoloniale. Ils ont dominé les échanges commerciaux dans toute l'Afrique occidentale. Les problèmes d'insécurité que connaissait le commerce à longue distance leur ont permis de développer un réseau commercial le long des principales routes, ce qui facilita les échanges des biens. Cette mobilité et ce dynamisme commercial du peuple haoussa leur a valu le qualificatif de « juifs d'Afrique » (Awason, 1984 : 13).<sup>6</sup>

Comme la plupart des peuples noirs, les Haoussa seraient venus du Nord-Est de l'Afrique en migrations successives. Ils se seraient d'abord installés dans la région de l'Aïr,<sup>7</sup> avant de descendre progressivement durant deux siècles (XIIe-XIIIe siècles) jusqu'au Bornou où ils fondèrent de petites cités indépendantes. Jusqu'au XIIIe siècle, on distinguait ainsi sept États Haoussa « purs » ou *Haoussa Bokoi* (Daoura, Kano, Zaria, Gobir, Katséna, Biram, Rano) et sept « illégitimes » ou *Banzabokoi* où les Haoussa ne formèrent qu'une minorité qui détenait le pouvoir : Kebbi, Zamfara, Noupé, Kouararafa ou Kororofa, Illorin (Cissoko, 1966 : 138-139).

Le mot « Haoussa » est aussi utilisé pour désigner un groupe linguistique appartenant à une famille afro-asiatique. Elle est la troisième langue la plus parlée en Afrique après l'arabe et le

---

<sup>6</sup> Ce qualificatif est non seulement dû à leur puissance commerciale, mais aussi au fait que les Haoussa tout comme les Juifs éparpillés dans le monde entier, sont présents dans presque toutes les régions d'Afrique. Aujourd'hui, les communautés haoussa se retrouvent en Sierra Leone, au Ghana, au Cameroun, au Congo Brazzaville, en République Démocratique du Congo, au Mali, au Gabon, au Sénégal, en Mauritanie, au Nigéria, au Niger, au Burundi et au Soudan. Hors de l'Afrique subsaharienne, on retrouve de petites communautés haoussas dans le Maghreb et dans la cité de Médine. Compte tenu du développement des voies de communications et de la mobilité de plus en plus accélérée des hommes, il n'y a pas de doute que les Haoussa soient comptés aujourd'hui parmi les membres de la diaspora noire ou africaine.

<sup>7</sup> La région de l'Aïr est la région du Sahara méridional, situé au Niger et constituée d'un massif montagneux culminant à 1944 m.

swahili. Par opposition au swahili et à l'arabe qui domine les langues africaines respectivement de l'Afrique orientale et de l'Afrique septentrionale, le terrain de prédilection de la langue haoussa est l'Afrique occidentale (Awassom, 1984 : 11).

Au Cameroun, et plus précisément dans sa partie méridionale, le mot « haoussa » est un terme générique utilisé pour désigner toute personne musulmane et, parfois, toute personne originaire du Nord-Cameroun, ou portant tout simplement un boubou. Cela est dû au fait que les premiers musulmans qui se sont installés dans cette partie du pays étaient les Haoussa ou des individus parlant essentiellement la langue haoussa. C'est donc par extension que tous les musulmans sont abusivement appelés Haoussa dans les Grassfields.

### **Les Haoussa du pays bamiléké : origine et migration**

Jusqu'à la déclaration de la guerre sainte ou *jihad*<sup>8</sup> en 1804 par Ousman Dan Fodio, les régions du Sud du Cameroun situées à la latitude 10° Nord étaient restées inconnues aux peuples Haoussa et Peul. Même dans la partie qui constitue aujourd'hui le septentrion camerounais, une installation définitive des Haoussa n'était pas encore observable (Njeuma, 1978 : 20).<sup>9</sup> L'installation effective des Haoussa dans le Nord-Cameroun se fait surtout avec le flux migratoire provoqué par le *jihad* d'Ousman Dan Fodio, au début du XIXe siècle. C'est cette poussée peule qui va conduire les commerçants haoussa jusqu'aux portes du pays bamiléké. Si leur installation dans le pays bamiléké est tardive (début XXe siècle), il n'est pas sans importance de signaler que l'on note déjà des contacts commerciaux entre ces différents peuples avant même le début du siècle.

Les Haoussa qui peuplent le pays bamiléké, bien qu'originaires du grand ensemble constitué du Nord-Cameroun et du Nord-Nigeria, ont atteint cette région à travers plusieurs voies. Ceci nous permet de situer leurs origines à plusieurs endroits différents qui constituent les étapes majeures de leurs migrations depuis le Nord-Nigeria jusqu'en territoire bamiléké. Leur arrivée dans la région est l'œuvre des échanges commerciaux entre le Nord et le Sud du Cameroun.

---

<sup>8</sup> Dans la langue arabe, le mot *jihad* signifie effort. Au plan théologique, il signifie l'effort dans la voie de Dieu. Cet effort a plusieurs dimensions : la dimension sociale à travers les bonnes œuvres, la dimension physique, c'est-à-dire la lutte contre les forces négatives de l'être, et la dimension militaire. Il est important de souligner d'emblée que le concept du *jihad* n'a jamais cessé d'évoluer au cours de l'histoire. Toute définition figée s'avère donc peu pertinente et ce sont plutôt les réinterprétations successives au gré de situations changeantes qu'il convient de mettre au jour, d'autant plus que différentes interprétations se firent rapidement concurrence dans les grands centres intellectuels du monde musulman médiéval. M. Bonner rappelle par ailleurs l'opposition classique entre les deux *jihads*, externe (dirigé vers des ennemis extérieurs) et interne (dans le sens d'un combat engagé contre soi-même), tout en rappelant que cette seconde acception fut longtemps prédominante, contribuant à faire du *jihad* une « idéologie de la résistance intérieure ». Lire à ce propos Michael Bonner, *Le jihad. Origines, interprétations, combats*, Paris, Téarèdre, 2004, p. 24.

<sup>9</sup> Les marchands haoussa, après avoir séjourné pendant un certain temps dans le Nord-Cameroun, regagnaient leurs localités d'origine.

Les premières entrées se situent vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Deux axes majeurs ont conduit ces mouvements haoussa vers les chefferies bamiléké. Il s'agit de l'axe du Centre et celui de l'Ouest (voir figure 1).

L'axe du centre est celui qui a connu le plus de détours. On peut encore l'appeler l'axe du Mbam. Il a traversé toute la région du Nord-Cameroun en direction du Mbam (voir figure 1). Il est surtout lié à l'expansion de l'Islam au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Avant d'atteindre les frontières du pays bamiléké, les migrants haoussas ont franchi plusieurs étapes. Il s'agit de l'étape de Yola, de Ngaoundéré, de Banyo, de Tibati, du Mbam et de Foumban. Chaque étape marque une phase d'arrêt (Menguene, 1998 : 23). Il faut noter cependant que les étapes du Mbam et de Foumban n'ont pas été animées par les mêmes ambitions comme ce fut le cas dans les étapes précédentes.<sup>10</sup>

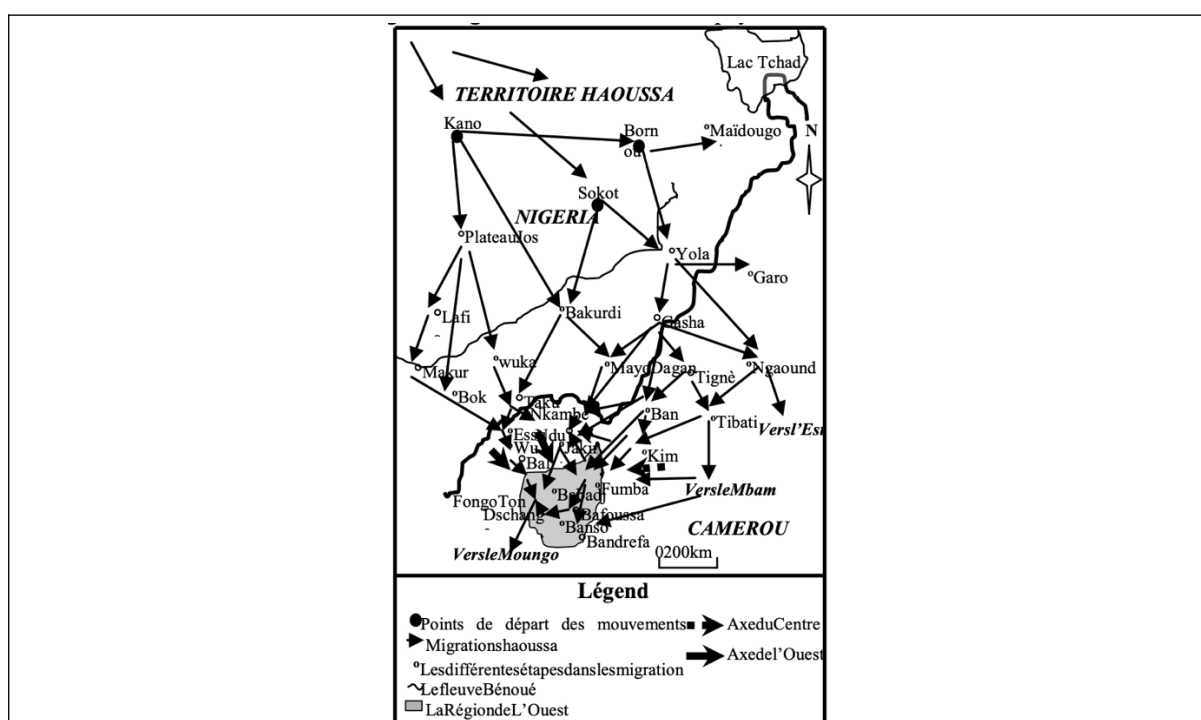


Figure 1 : migrations haoussa vers le pays bamiléké

Source : M. Donlefack, « Les Haoussa et les Peul dans le pays bamiléké 1903 – 1960 », Mémoire de DIPES II, Département d'histoire, Université de Bamenda, 2011, p. 23.

L'étape de Foumban par exemple est considérée comme l'étape la plus importante de cet axe. Elle est la dernière étape avant l'introduction des Haoussa dans le pays bamiléké. Les multiples relations commerciales qui existaient déjà entre le royaume bamoun et les chefferies environnantes du pays bamiléké constituèrent un atout important à l'introduction des Haoussa

<sup>10</sup> Les étapes de Yola, Ngaoundéré, Banyo et Tibati se sont effectuées dans la mouvance de la guerre sainte. Contrairement aux étapes du Mbam et de Foumban qui sont les résultats des relations commerciales entre les Haoussa et ces différents peuples.



dans les chefferies bamiléké. Les Haoussa suivirent les Bamoun dans les marchés du pays bamiléké et gagnèrent progressivement la confiance de ceux-ci par la richesse de leurs produits commerciaux. Les marchés bamiléké les plus fréquentés par ces derniers étaient les suivants : Bagam, Bamenjida, Badrefam, Bandjoun, Bangou, Bangangté, auxquels s'ajoutent, avec l'arrivée européenne, ceux des chefs-lieux de subdivision comme Dschang, Bafoussam, Bafang, Mbouda près desquels subsistent les marchés traditionnels (Diziain, 1952 : 39).

Nous avons également en ce qui concerne l'axe du centre, un embranchement depuis la région du Mbam, qui n'a cependant pas connu l'étape de Fouban. Il a introduit directement les Haoussa dans le pays bamiléké, en passant cette fois-ci par l'actuel Département du Ndé pour les impliquer dans les échanges dans les différents marchés de la région. Cet embranchement s'est constitué à partir de Yoko. Ibrahim Tanko nous fait comprendre à ce propos :

Qu'une fois à Yoko, les commerçants haoussa se divisèrent en deux branches. Une vers Ndoumba et une autre vers Linté. C'est donc de Linté que partirent ces parents haoussa en direction du Ndé. Ils progressèrent vers l'intérieur du pays bamiléké et s'installèrent à Dschang en passant par Bandjoun.<sup>11</sup>

L'axe de l'Ouest a connu moins de détours que celui du Centre. Il est constitué de deux embranchements, un venant de l'Ouest et l'autre du Nord-Ouest.

L'embranchement du Nord-Ouest part du Nord-Cameroun et du Nord-Est Nigeria et en direction de l'actuelle Région du Nord-Ouest. Les groupes provenant du Nord-Cameroun sont issus des régions de Banyo et de Sabongari dans le Mayo Darlé. Ils s'installèrent d'abord dans la région de Bamenda et précisément à Nkambé, Ndu, kumbo, Jakiri et Ndop. Ceux provenant du Nord-Est Nigeria sont issus de Gashaka et Mayo Dagan et ont plus tard rejoint les Haoussa de Nkambe. Ils intégrèrent progressivement les autres groupes un peu plus au Sud. Quant à l'embranchement de l'Ouest, il est constitué des Haoussa provenant du Nord-Ouest du Nigeria. Ils traversèrent le fleuve Bénoué et s'installèrent à l'Ouest de la région de Bamenda, précisément à Essu et à Wum (voir figure 1).

Si Fouban a joué un rôle important dans l'introduction des Haoussa de l'axe du Centre dans le pays bamiléké, la région de Bamenda fut, elle aussi, une étape importante dans la progression de ceux de l'axe de l'Ouest vers l'intérieur du pays bamiléké. Cette progression vers l'intérieur du pays depuis la région de Bamenda emprunta plusieurs voies dont les plus connues sont les voies de Bagam et Babadjou dans l'actuel Département de Bamboutos et les

---

<sup>11</sup> Ibrahim Tanko, 79 ans, muezzin de la mosquée de Dschang, Dschang, 28 avril 2008.

voies de Fongo Tongo et Fosson Lelem dans l'actuel département de la Menoua (Diziain, 1952 : 22-27). Plusieurs raisons sont à l'origine de ces mouvements haoussa vers le sud et plus particulièrement vers le pays bamiléké. Il serait donc important de faire un arrêt pour étudier ces raisons.

### **L'installation des Haoussa en pays bamiléké : entre dynamisme commercial, influence religieuse, quête du prestige et convoitises coloniales**

Ce n'est plus le lieu ici de démontrer le dynamisme commercial du peuple Haoussa. Dans l'extension de cette activité dans la partie méridionale du Cameroun, les Haoussa ont réussi à mettre en place un circuit commercial entre la partie septentrionale et les régions du Sud au-delà de la forêt. Avant l'arrivée des Allemands, ils avaient déjà réussi par leur qualité de grands négociants à se faire une réputation dans ces régions éloignées de leurs terres natales. Ils se déplacent en groupe et quelques fois avec toute la famille, de marché en marché, pour écouler leurs produits et acheter au retour les produits locaux. Emmanuel Ghomsi les signale dans les marchés du pays bamiléké avant même l'arrivée des premiers Européens : « Le marché de Bangwa-Kamna, écrit-il, était [...] le lieu de rencontre entre marchands bororo et haoussa vendeurs de bœufs et les commerçants bamiléké qui leur vendaient en retour de la kola » (Ghomsi, 1972 : 139). Les produits commerciaux haoussa étaient constitués du sel, des perles, de la poudre, du textile, des verroteries et du fer en barres. Certains de ces produits étaient achetés dans les factoreries de la compagnie à charte, en l'occurrence la Royal Niger Compagny installée au bord de la Bénoué. En retour, ils achetaient les esclaves, l'ivoire et les noix de kola, qu'ils acheminaient vers les grands lamidats du Nord- Cameroun et nigérian et parfois même au-delà du bassin du lac Tchad.

En pays bamiléké, les produits haoussa ont âprement concurrencé les produits européens. Aujourd'hui encore, les signes de cette concurrence sont visibles dans les chefferies bamiléké. Il s'agit surtout de l'influence vestimentaire du monde musulman dans cette région. Tel que l'indiquent Onomo, Fouellefack et Donlefack :

Si pour Njoya, on comprend bien son attachement à ces vêtements, il n'en est pas de même pour les chefs bamiléké. Njoya est musulman, et les chefs bamiléké alors ? Nous savons qu'en accord avec l'arrêté n° 244 du 4 février 1933 fixant le statut des chefs indigènes, leurs uniformes étaient également fixés et bien décrits. Si les chefs des autres régions ont choisi d'adopter cet uniforme, les chefs bamiléké ont préféré s'identifier à leur voisin Bamoun qu'ils connaissaient bien et à qui les vêtements donnaient une allure plus imposante que la tunique européenne. Très vite, ils ont écarté cette mesure coloniale et ont intégré progressivement les modèles bamoun qui rayonnent aujourd'hui d'éclats pendant



les grandes fêtes bamiléké (Onomo, Fouellefack et Donlefack, 2014 : 155-156).<sup>12</sup>

On retient de cette analyse que les premières communautés haoussa se sont forgées autour de l'influence des commerçants haoussa. Riches et lettrés, ils inspirent la confiance. Et, très vite, les chefs bamiléké et leurs sujets vont être éblouis par ces qualités ; c'est le début des premières installations haoussa en territoire bamiléké.



Figure. 2 : Sa majesté Tsidie Gabriel chef supérieur Bamendou en modél *enjoumba*<sup>13</sup> lors d'une sortie officielle. Cliche de l'auteur, 16/08/2014

Le fait religieux à l'origine de l'installation des Haoussa en pays bamiléké est lié surtout à l'islamisation du roi Njoya. Cette conversion du roi des Bamoun en 1895 a ouvert progressivement le pays bamiléké aux lamidats du Nord-Cameroun. Elle a également

<sup>12</sup> On pouvait lire en son article 8 de l'arrêté de 1933 que : « L'uniforme des chefs indigènes est fixé, sauf pour les régions musulmanes, ainsi qu'il suit : Tunique longue en drap ou toile kaki avec poches fermées par sept boutons. Col droit portant de chaque côté de la fermeture deux écussons en drap rouge de six centimètres de hauteur comportant un ou plusieurs galons horizontaux variant suivant le grade. Patte d'épaules en drap rouge avec un ou plusieurs galons disposés longitudinalement sur toute la longueur et variant suivant le grade. Pantalon de drap ou toile kaki sans passepoil. Coiffure-casque de drap ou toile kaki du modèle de la marine comportant au-dessus de la visière et sur un bandereau de drap rouge, un galon de six centimètres de longueur variant avec le grade ».

<sup>13</sup> Il est probable que, par les commerçants haoussa, des vêtements du Nord-Cameroun et d'Afrique du Nord soient arrivés très tôt dans le pays bamiléké. La première forme de vêtement qui y ait été connue est une tunique appelée dans la région *njoumba*. « *Njoumba* » est une transformation du terme algérien *jelleba* ou la transformation du terme arabe *jilba* pour désigner cette même tunique. C'est une forme de fourreau très ample que prolonge un capuchon tissé avec le corps même du vêtement muni de deux manches très courtes et larges. Des fentes aménagées transversalement sous les aisselles permettant de passer les bras en laissant les manches flotter sur les épaules.

encouragé les premières installations haoussa dans cette région de chefferies. Parlant des Bamoun, leur relation avec les Bamiléké s'inscrit dans le sillage des guerres d'expansion.<sup>14</sup> Mais, au moment où Njoya prenait les règnes du royaume, cet épisode était presque terminé. De nouvelles relations se sont imposées entre les chefferies bamiléké et le royaume bamoun. On verra même certains chefs bamiléké à la rescousse du roi Njoya pendant la guerre civile provoquée par Gbetkom et à l'issue de laquelle le nouveau roi s'adonna aux pratiques religieuses musulmanes (Onomo, Fouellefack et Donlefack, 2014 : 147).<sup>15</sup>

La proximité entre les deux régions, l'antériorité des relations bamoun-bamiléké et l'ingéniosité du nouveau roi faisait de Njoya l'ami de certains chefs bamiléké. C'est sur la base de cette présence pacifique de Njoya en terre bamiléké qu'allaient s'observer les premières conversions à l'Islam. L'importance du trésor royal de Njoya et la diversité des produits commerciaux transportés par les colporteurs mixtes haoussa-bamoun rompirent sans aucune résistance l'hostilité manifeste des chefs bamiléké à l'égard des étrangers Haoussa et gagnèrent leur confiance (Donlefack, 2009 : 82-87).<sup>16</sup> Ce changement de situation est en effet révélateur de la place qu'allaient désormais occuper les Haoussa dans les chefferies bamiléké ; c'est le début de la prolifération des quartiers dits « haoussa ». On retient donc que le dynamisme commercial et l'ouverture du royaume Bamoun aux lamidats du Nord-Cameroun manifestée ici par la conversion du roi des Bamoun ont brisé les politiques d'hostilité développées à l'endroit des étrangers dans le pays bamiléké.

La bravoure des guerriers peuls, désormais amis de Njoya a transgressé les frontières du pays bamoun et titille désormais les ambitions expansionnistes de certains chefs bamiléké. À ceci il faut ajouter la richesse des produits commerciaux haoussa et peul introduits dans la région par le soutien des commerçants bamoun. Ces deux faits majeurs ont brisé les politiques d'hostilité développées à l'endroit des étrangers dans le pays bamiléké. Ainsi, une course folle est engagée entre les autorités traditionnelles pour goûter aux merveilles de ces produits. Parmi ces produits, nous avons le cheval. Il occupait une place très importante dans le changement de cette attitude des autorités traditionnelles vis-à-vis des étrangers. Jusqu'à l'introduction des chevaux dans la région, les Bamiléké ne se contentaient jusque-là que des queues de chevaux adoptées après la victoire des peuples Grassfields sur les envahisseurs bali-tchamba. Mais notons que le cheval ne vient pas remplacer sa queue comme élément culturel. Il s'impose plutôt dans les chefferies comme l'expression de la richesse en tant que moyen efficace pour se déplacer (Onomo, Fouellefack et Donlefack, 2014 : 154-155).

---

<sup>14</sup> En effet, la pression des Bamoun s'exerça sur la bordure Est du plateau bamiléké pendant toute la période précoloniale : les Baleng, les Bandjoun, les Bangangté et les Bangoulap furent presque constamment soumis à la pression des Bamoun, surtout après la bravoure du roi Mbwembwe qui poussa les frontières de son royaume jusqu'au Noun.

<sup>15</sup> À la suite d'une révolte interne, entre 1892 et 1894, le jeune roi, harcelé par les troupes de Gbetkom, sollicita l'aide de plusieurs étrangers parmi lesquels le lamido de Banyo et les chefs bamiléké de Bafoussam, Bandjoun de Bagam.

<sup>16</sup> À l'origine de l'islamisation de ces chefs bamiléké, se situe leur rapport d'amitié avec le roi Njoya et le prestige que celui-ci gagnait de ses relations avec les commerçants haoussa et peul.

Les chefs bamiléké ont bien voulu transformer cette présence haoussa en un atout, qui leur permettrait de gagner assez de prestige et de s'imposer auprès des chefferies rivales. Après la conversion du chef Poufong de Bagam en 1905, lors d'un voyage effectué dans le septentrion accompagné du roi Njoya, il installa la toute première communauté mixte haoussa-peule dans sa chefferie (Onomo, Fouellefack et Donlefack, 2014 : 159).<sup>17</sup> À partir de Bagam, plusieurs autres sous-groupes vont rallier le reste du pays bamiléké (Donlefack, 2011 : 56).

La situation politique de Bagam avec ses voisins Bamesso, Bamendjing, Bameyam, Bafadji laisse très bien entrevoir les ambitions de Poufong. Pendant le règne de celui-ci, Bagam était en proie à de nombreuses révoltes de ses chefferies vassales et de ses voisins concurrents. L'ambition de Poufong est de mieux se préparer pour attribuer une bonne correction à ces derniers. L'installation de ces nouveaux venus dans sa chefferie, pense-t-il, ferait de lui un chef puissant et craint, car le but même était de profiter de cette occasion pour assurer davantage sa formation au maniement des armes peul et au combat à dos de cheval. Poufong pensait également tirer comme son ami Njoya, de grands profits du « commerce haoussa » riche et varié. Cette dernière ambition n'est pas un cas isolé, surtout dans un environnement sociopolitique où, gravir les échelons sociaux est un grand atout. C'est pour cette raison que les notables, les chefs et même certains particuliers n'hésitaient pas à la moindre occasion se procurer des produits qui allaient leur permettre, dans leur différent milieu social, de marquer la différence. Le chef Ndongmbou de Foreke-Dschang, s'opposa en 1922 avec succès à la délocalisation par l'autorité coloniale, du quartier haoussa qui se trouvait à quelques dizaines de kilomètres seulement de son palais. Ibrahim Tanko nous rapporte également que dans les années 1930 et 1940, le chef Djoumessi Mathias, les jours du grand marché de Dschang, se promenait dans le marché et chassait tous ceux qui se présentaient nus ou vêtus du *bilaàh*, morceau de tissu ou feuilles tressées que portaient les populations, servant de cache sexe. En effet, les marchands haoussa avaient, parmi leurs multiples produits de vente, les vêtements. Ainsi, le chef invitait ces sujets à s'en approprier (Donlefack, 2009 : 54).

L'avènement de la colonisation est le dernier fait saillant qui joua en faveur de l'installation

---

<sup>17</sup> En effet, les récits de Njoya et de son peuple ont fait comprendre à Poufong que la force et les secrets des cavaliers peuls étaient dûs aux grandes prières qu'ils exécutaient avant chaque combat. Poufong demanda alors à son ami Njoya de l'aider à rencontrer le *lamido* de Banyo afin de se faire islamiser et par là acquérir les « médicaments de la guerre ». Ce que Njoya fit en reconnaissance de leur grande amitié et de l'assistance que le chef Poufong lui a accordé pendant les moments d'instabilité du royaume bamoun. La tradition orale recueillie à Bagam, relève que le départ pour Banyo fut secret. Le chef Poufong ne choisit que ses hommes de confiance pour l'accompagner. Poufong avec son escorte rejoignit donc Foumban et aidé par son ami Njoya, il suivit les commerçants bamoun et haoussa qui le conduisirent, lui et les siens, à Galim-Tignère en passant par Tibati. C'est en chemin de retour, que le cortège s'arrêta à Banyo où Poufong reçut son islamisation. Ceci se déroule vers 1905. Il s'agit dans l'islamisation de Poufong de s'acquérir des valeurs culturelles musulmanes et surtout les techniques de guerre, notamment, la technique de maniement des sabres et des combats à dos de cheval.

des commerçants haoussa dans le pays bamiléké. Revenons aux faits pour dire que, si vers la fin du XIXe siècle certains chefs bamiléké manifestaient encore de la méfiance vis-à-vis des commerçants haoussa, l'arrivée des Européens a très vite mis fin à cette hostilité. Puisque nous parlons ici de l'installation de ces derniers, nous allons nous intéresser plus particulièrement à la période allemande.

Le rôle de la présence européenne dans l'installation des Haoussa dans cette région réside dans la volonté politique des colonisateurs de contenir les mouvements des peuples dans les espaces territoriaux conquis ou annexés. L'administration allemande par exemple ne voyait pas d'un bon œil la mobilité des commerçants haoussa dans la partie Sud du Cameroun. Les migrants haoussa constituaient, par leurs mouvements, un obstacle majeur aussi bien au recensement des populations qu'au monopole du commerce par les Européens au tournant du XIXe siècle. Leur circuit commercial s'opérait entre le Kamerun allemand et le Nigeria britannique ou encore les territoires français de l'AEF et l'AOF. Leurs opérations commerciales détournaient le commerce des intérêts allemands au profit des marchands britanniques qui contrôlaient les grands marchés de Kano, Katsina, Zaria, Maiduguri et Yola ainsi que les marchés français du Baguirmi et du Ouadaï. Leur mobilité gênait donc l'action de l'administration et constituait une entrave aux règles du jeu politique et économique de l'Allemagne.

En effet, la mobilité des peuples empêchait la perception de l'impôt de capitation qui, lui-même, s'avérait indispensable à l'établissement d'un budget prévisionnel du territoire. Un premier effort d'imposition fut esquissé en 1903.<sup>18</sup> Ses déboires s'accompagnèrent d'une politique de sédentarisation qui amena ces Haoussa à s'établir dans les villes pour y créer des quartiers spécifiques : les fameux « quartiers haoussa ». Le 15 avril 1907, le pouvoir colonial allemand introduisit l'impôt par maison ; une mesure visant à soutenir des chantiers routiers et ferroviaires engagés dès la première décennie du XXe siècle (Eloundou, 1996 : 181-182). Dès lors, migrer devenait périlleux, car c'était s'exposer aux travaux forcés sur les chantiers administratifs.

À côté de ceci, il faut ajouter que l'activité commerciale des Haoussa avait favorisé une bonne connaissance du territoire. À l'arrivée des Allemands, les Haoussa sont les seuls qui

---

<sup>18</sup> Selon Charles Atangana, chef des Ewondo : « Ce n'est qu'en 1903 que l'administration allemande a commencé à mettre un impôt pour les indigènes de la circonscription de Yaoundé. En cette occasion on versa l'impôt en produits. À la deuxième année on versa l'impôt en argent. Un désordre eut lieu dans cette opération, car on ne savait pas combien il y avait de chefs, combien d'habitants, combien chaque contribuable avait à payer, qui devait se présenter au premier abord et à qui on devait remettre l'impôt. Pour mettre fin à ce désarroi, une commission de recensement et de l'élection de chefs reconnus par l'autorité fut créée par l'administration allemande » (Eloundou 1996 : 181-182).

connaissaient mieux les principales voies menant à l'arrière-pays. Pour ceci, ils ont été très vite sollicités par l'administration. C'est ainsi qu'ils ont rejoint les rangs des guides et porteurs africains incorporés aux expéditions allemandes. Cette situation a davantage accéléré leur mouvement vers les milieux moins connus et hostiles aux étrangers. Rappelons que jusqu'au début du protectorat allemand, les Haoussa, bien que déjà présents dans les marchés bamiléké, n'avaient pas encore procédé à une installation permanente, car l'hostilité de certaines autorités traditionnelles les exposait à de multiples attaques. À leur rôle de guides et de porteurs au service des Allemands, il faut ajouter la création des stations militaires par les Allemands qui a contribué à la pacification du pays et, par la même occasion, à l'installation des commerçants haoussa dans le pays bamiléké. Aujourd'hui encore, les anciens sites d'occupation haoussa dans le pays bamiléké nous renseignent mieux sur cette relation Haoussa-Allemands. Que ce soit à Dschang, à Mbouda ou à Bafoussam, ils sont les seuls peuples africains qui vivaient en contact direct avec le quartier administratif.<sup>19</sup>

Voilà qu'aux portes du pays bamiléké, et par le concours de circonstances, les Haoussa sont désormais obligés de se sédentariser. Et qui dit sédentarisation dit perte d'une valeur économique chère à ce grand peuple de voyageurs commerçants. Mais, tout n'était pas joué, car la vitesse avec laquelle les Haoussa s'intégrèrent dans ce nouveau territoire échappe encore aujourd'hui à l'entendement de certains natifs du pays bamiléké jaloux des qualités qui leur sont attribuées ; notamment leur dynamisme économique.

### **Installation haoussa et nouveaux dynamismes dans le pays bamiléké**

L'installation des Haoussa en pays bamiléké intervient en même temps que l'arrivée des premiers colons allemands en pays bamiléké en 1895 (Momo, 1984 : 9). C'est la cohabitation entre les Haoussa, les colons et les Bamiléké qui a forgé le caractère trempé de l'homme haoussa du pays bamiléké. Une étude de l'impact de l'implantation de ces peuples dans cette région nous permet de comprendre davantage la place qu'ils occupent dans ce grand ensemble politique et religieux que constitue le pays bamiléké.

L'installation des Haoussa et des Peul - ces derniers étant leurs compagnons de route - dans le pays bamiléké a eu un impact considérable sur le pouvoir traditionnel des chefs. Si, pour certains, le droit de pâturage que payaient les Bororo aux chefs bamiléké, était un acte de soumission, il n'en reste pas moins que la présence peul et haoussa dans cette région a plus ou

---

<sup>19</sup> Cette proximité était surtout liée aux relations que nous avons énumérées précédemment (guide ou porteur) et aux nombreuses tâches mineures qu'effectuaient ces Haoussa dans les domiciles et les services administratifs des colons blancs.



moins réduit la puissance de ces chefs. Le pouvoir traditionnel bamiléké définit le chef comme le dépositaire coutumier des terres héritées des ancêtres. Il est en même temps le détenteur du pouvoir économique, magico-religieux, politico-administratif et judiciaire. L'arrivée des Haoussa et des Européens dans la région vient réduire ces prérogatives du chef. Si pour les Européens, il est question de réduire de manière directe ou indirecte l'autorité de ces chefs, pour les migrants haoussa désormais sédentaires, il est plutôt question d'échapper au contrôle des autorités traditionnelles de la région. La remarque forte est que les anciens sites d'occupation sont situés à la périphérie des chefferies formant ainsi une sorte de zone tampon entre les chefferies rivales. À Dschang et à Bafoussam par exemple, avant le recasement organisé par l'administration coloniale, les Haoussa et les autres ressortissant du Nord tels que les Peul-Bororo étaient installés respectivement entre les chefferies Foto et Foréké-Dschang et entre les chefferies Bafoussam et Bamegoum.<sup>20</sup> Ce fut également le cas à Bamendou et à Fokoué, respectivement entre Batoula-Folemo (sous-chefferie Bamendou) et Baloum et entre Fokoué et Fomopea.

Il devenait pour ainsi dire difficile de déterminer la chefferie à laquelle ils appartiennent. Et, c'est de cette manière qu'ils ont pu échapper au contrôle des autorités locales et qu'ils ont pu constituer un nouveau pouvoir propre à eux. Un nouveau pouvoir qui est presque indépendant du pouvoir traditionnel. Aujourd'hui encore, les chefs traditionnels bamiléké chez qui on retrouve les communautés haoussa et peul ont du mal à contrôler celles-ci.<sup>21</sup> À côté de ceci, il faut ajouter l'appui colonial qui place les chefs des grandes communautés haoussa en dehors du pouvoir traditionnel des chefs. Ils bénéficient des mêmes avantages en tant qu'auxiliaires de l'administration. Ainsi, on pourrait désormais parler dans le pays bamiléké de «chefferies traditionnelles d'origine» et de «chefferies traditionnelles étrangères», parlant des chefferies haoussa et peul avec à leur tête un chef communément appelé dans la région *Efo'oKesa'an*.<sup>22</sup> Nous comprenons par-là que la définition du chef que nous avons donnée en début de cette partie est désormais désuète avec l'installation de ces nouveaux venus. Leur arrivée a modifié ou redéfini les domaines coutumiers des chefferies bamiléké, en créant des

---

<sup>20</sup> Le nom Dschang qui provient de *Nsang*, littéralement palabre ou problème, s'identifiait à l'actuel quartier administratif de la ville et où les premiers Haoussa se sont installés avant d'être délogés quelques temps après par les Allemands. *Nsang* était donc un lieu qui alimentait les disputes entre les chefferies frères de Foto et Foréké.

<sup>21</sup> Dans un entretien avec le chef Tazing Adolphe, du village Batoula-Folemo de Bamendou, nous avons retenu que celui-ci éprouve beaucoup de difficultés à contrôler la communauté Bororo installée entre lui et son voisin Baloum. « Je lui ai demandé plusieurs fois de choisir entre dépendre de moi ou dépendre du chef Baloum. Et, la condition pour qu'il dépende de moi est tout simplement sa soumission à mon pouvoir. Mais, grande a été ma surprise lorsque celui-ci m'a répondu que pour le faire il faut que je lui donne un nouveau terrain d'installation. C'est-à-dire que ce n'est pas nous qui lui avions donné le site actuel ».

<sup>22</sup> « *Efo'o* » est une appellation bamiléké en général qui désigne le chef d'une communauté. « *Kesa'an* » est utilisé dans la Menoua pour désigner tous ceux qui pratiquent la religion musulmane.



zones où le droit traditionnel ne fait plus partie du quotidien des occupants. Cette situation vient modifier la carte géopolitique des chefferies bamiléké. Bien que les frontières de celles-ci ne soient pas officiellement ou matériellement connues, chacun de ces deux pouvoirs politiques distincts connaît sa zone d'influence (Donlefack, 2011 : 81).

Sur le plan socioculturel, nous ne reviendrons plus sur l'influence vestimentaire que nous avons évoquée un peu plus haut (voir figure 2). Mais, nous voulons ajouter à ceci l'introduction de l'islam et le début des premières conversions. Dans les rangs des convertis, on retrouve même les autorités traditionnelles. Les plus connus sont les chefs Poufong, Penhui et Konglack, tous dans l'actuel département des Bamoutos.<sup>23</sup> Les liens matrimoniaux entre les hommes haoussa musulmans et les filles bamiléké et la proximité avec le pays bamoun accélèrent davantage ce processus d'islamisation en pays bamiléké. L'apport des commerçants haoussa dans le domaine de l'artisanat est le plus spectaculaire. Ils ont donné une nouvelle inspiration au travail de l'art de ces peuples.<sup>24</sup> L'utilisation des perles introduites dans la région par ces valeureux commerçants a encouragé le développement de nouvelles œuvres artistiques et le perfectionnement de celles jadis existantes. Les sculpteurs, les forgerons et les tisserands trouvent de nouvelles inspirations et, par conséquent, de nouvelles entrées économiques. Aujourd'hui, cet art connaît un rayonnement spectaculaire et ne cesse de fasciner les chercheurs. Le travail consiste à habiller les objets sculptés et d'autres objets d'importante valeur, d'un tissuminiutieusement brodé à l'aide des perles comme nous pouvons le voir sur ces images.



<sup>23</sup> ADD, APA, bulletin de notes n° 179, Dschang, le 25 novembre 1952.

<sup>24</sup> Woguia Monique, 73 ans, artisane brodeuse travaillant avec des perles, Baham, 24/02/2012.

Fig. 3 : masque cagoule de *akaah* ou société des hommes éléphants  
Musée de la chefferie Bafou



Fig. 4 : tabouret royal, chefferie, Bandjoun  
Musée de la chefferie Bandjoun



Fig. 5 : calebasse royale chefferie Bandjoun

Musée de la chefferie Bandjoun
--------------------------------

Le volet économique est celui qui témoigne le plus d'une influence culturelle haoussa dans cette région de montagnes. Ici, la prédominance des éléments haoussa est la plus variée. Outre les produits commerciaux haoussa qui abondent désormais sur les marchés de la région, nous avons également certaines habitudes économiques aujourd'hui presque dominantes en pays bamiléké et dont le développement serait intimement lié à l'influence des éléments haoussa.

De nouveaux petits métiers ont vu le jour grâce à l'arrivée et à l'installation de ces nouveaux venus. Les Haoussa sont les premiers couturiers de la région. Ils ont très vite imposé les modèles de vêtement appelé boubou pour les hommes et les coutures pagnes pour femmes.<sup>25</sup> Les coutures européennes interviennent au second plan dans cette région. Les Bamiléké vont s'intéresser au métier et s'inscrire dans les ateliers d'apprentissage. Le modèle appelé gandoura est celui qui domine la production des couturiers de la région. Les broderies sont de plus en plus variées, reflétant non seulement l'inspiration de son auteur, mais aussi le milieu culturel dans lequel elles se développent.

L'apport commercial des Haoussa a permis de relier cette région au grand trafic transsaharien. Désormais, deux grandes routes commerciales desservent le pays bamiléké : la route du Nord développée par les commerçants haoussa, mettant ainsi en rapport les lamidats du Nord-Cameroun et du Nord-Nigeria avec les chefferies bamiléké. La deuxième route est celle du Sud. Elle est plus ancienne et relie ces chefferies au grand trafic occidental organisé autour des grands ports tels que Bimbia, Douala, Calabar (Donlefack, 2011 : 83-84).

Mais, un aspect important de ce « commerce haoussa » nous intéresse particulièrement. Il s'agit de son caractère ambulant. Le colportage est le caractère dominant du « commerce haoussa ». Si leur commerce a une renommée en Afrique et leur histoire aussi riche, c'est grâce à ce caractère ambulant. Ce type de commerce s'est enraciné peu à peu et a même fait concurrence au commerce structuré des Européens (Souley Mane, 2012 : 252). Se déplaçant à pied, d'un village à un autre, d'un quartier des grandes villes à l'autre ou encore d'un chantier à l'autre, les commerçants haoussa, communément appelés *Maiguida* ou *Alhadji*,<sup>26</sup> réussirent

---

<sup>25</sup> L'actuel chef haoussa Daïrou Bawa dans un entretien nous fait comprendre que le Nigeria et le Niger étaient leurs grands lieux de ravitaillement. Soit ils en revenaient avec des vêtements déjà prêts à être portés, soit ils y achetaient des pagnes et des tissus dont une fois à Dschang, ils devaient se servir pour confectionner des vêtements.

<sup>26</sup> Le terme *Maiguida* désigne dans la langue haoussa une personne riche, un chef de famille. Celui d'*Alhadji* se réfère à une personne qui a accompli le grand pèlerinage à La Mecque. Toutefois, ces deux termes sont abondamment utilisés dans la partie méridionale du Cameroun pour désigner n'importe quel Musulman ou tout ressortissant de la partie septentrionale du

à se forger une réputation et à inspirer les jeunes bamiléké qui, à travers cette activité, dominent aujourd'hui les rues des grandes villes du Cameroun et même ailleurs.<sup>27</sup>

Si les Haoussa sont reconnus comme d'excellents commerçants, il faut noter cependant qu'une fois installés en pays bamiléké, ils ont allié à cette activité celle des Peul, compagnons de migration vers le Sud. Les Peul, contrairement aux Haoussa, sont des éleveurs. En pays bamiléké, jusqu'en 1960, date de l'indépendance du Cameroun français, le commerce et l'élevage partageaient le quotidien du migrant haoussa. L'urbanisation est le fait majeur qui a contribué à l'abandon de cette activité par les Haoussa.<sup>28</sup>

À l'arrivée des Haoussa et de leurs compagnons Peul, l'élevage était basé essentiellement sur les espèces de la basse cour telles que la volaille, les chiens, les porcins. Les Peul plus précisément, arrivent avec l'élevage du gros bétail, donnant lieu ainsi à la diversification de l'espèce animale élevée dans la région. Désormais, on a le petit élevage familial (chèvres, moutons, porcs et volaille) pratiqué dans l'ensemble des chefferies avec une dominance des porcins. Un recensement de ce petit bétail en 1957 nous donne les estimations suivantes : 6800 caprins, 13600 porcins et 24037 ovins.<sup>29</sup>

Le deuxième ensemble est l'élevage des bovins. Il est le plus important en valeur. Aujourd'hui, les milieux d'élevage les plus connus sont : le flanc des Monts Bamboutos, le secteur pastoral de Djuttitsa, les montagnes de Fokoué, Fomopea, Bangou, Batschingou, Fongotongo et Baloum.<sup>30</sup> En 1922, un rapport administratif rappelle que les Allemands s'évaluaient le cheptel des chefferies bamiléké à un millier de têtes en 1913. Ce même rapport renchérit : « Ce chiffre paraît un peu faible actuellement : par sa sauvagerie, ce bétail a pu échapper aux réquisitions qu'a entraînées la guerre ».<sup>31</sup> Le développement de l'élevage du gros bétail a

---

Cameroun.

<sup>27</sup> Aujourd'hui au Cameroun, certains pensent que le colportage est une spécialité des Bamiléké, car ils inondent les rues des grandes villes. Il faut préciser ici que l'origine de ce type de commerce est haoussa. Les Bamiléké sont certes de grands commerçants, mais, leur spécialité est le commerce sur comptoirs. Chacun installe sa marchandise à la place du marché et prend place à côté pour attendre les clients. Leur ambulance se résumait sur le simple fait qu'ils allaient de marché en marché pour écouler leurs produits. Le caractère ambulant du commerce bamiléké renvoyant au colportage est récent. Aujourd'hui, c'est même l'activité principale des élèves et étudiants en vacances dans les grandes villes du Cameroun. Aussi, partagent-ils désormais cette activité avec les Haoussa.

<sup>28</sup> Contrairement aux Peul installés dans les régions reculées (les pentes des montagnes) et propices à l'élevage, les Haoussa étaient surtout installés dans les milieux urbains où ils pouvaient aisément faire leur commerce. Vers le début du XXe siècle, ces milieux aujourd'hui villes, n'étaient que de grands lieux de marché traditionnels. Les alentours non viabilisés offraient des possibilités d'élevage aux Haoussa qui s'y étaient déjà installés. Au développement des villes, il faut ajouter la volonté politique coloniale d'assainir le milieu urbain et d'encourager l'hygiène et la salubrité. Une politique qui ira contre les pratiques liées à l'élevage, surtout celui du gros bétail, en milieu urbain.

<sup>29</sup> ADD, APA, Rapport économique 4<sup>e</sup> trimestre 1964, pp. 7-8.

<sup>30</sup> Ibid.

<sup>31</sup> ANY, 967. 11SN/APA, Rapport annuel adressé par le gouvernement français au Conseil de la Société des Nations sur l'administration sous mandat du territoire du Cameroun pour l'année 1922, p. 98.

encouragé la vocation pastorale des chefs et des dignitaires bamiléké. C'est du moins ce que nous fait remarquer Jean Boutrais lorsqu'il déclare :

À Bangoua, le chef était le seul à pouvoir posséder des bœufs comme des moutons. Mais les bovins de cette chefferie n'étaient peut-être pas tous de race taurine, Bangoua abritant un foirail où des zébus de l'Adamaoua étaient acheminés dès le début de ce siècle. [...] Dans un but d'ascension sociale, les Bamiléké qui se livraient au commerce de bétail offraient des zébus au chef (Boutrais, 1998 : 315).

Au plan religieux, nous assistons à l'introduction et au développement de l'islam en pays bamiléké. Dans ce milieu très jaloux de son héritage culturel, le dynamisme du peuple Haoussa et la proximité avec le pays bamoun où le roi Njoya a introduit l'islam en 1895, constituent les facteurs majeurs de l'expansion de cette nouvelle religion. Entre 1903 et 1960, plusieurs chefs bamiléké avaient déjà emboîté le pas à Njoya, en devenant des adeptes de la religion de Muhammad. Les cas les plus illustratifs sont les chefs Poufong et Penhui Mama de Bagamet Nkonlack de Bamessingue. On peut lire dans ce rapport colonial d'octobre 1951 que :

De bon chef qu'il était, Nkonlack Jules est devenu un chef très moyen. Converti récemment à l'Islam, il semble s'occuper davantage de la religion que de son groupement. En outre, s'adonnant à la boisson, malgré sa nouvelle religion, il a perdu beaucoup de son prestige auprès de ses ressortissants et n'a pour ainsi dire plus aucune autorité.<sup>32</sup>

L'action des commerçants haoussa et bamoun dans la diffusion de l'islam en pays bamiléké est à la fois passive et pacifique, car elle ne relève pas d'un prosélytisme au sens propre du terme.

### **Un exemple d'intégration haoussa en pays bamiléké : Inoussa Danladi, commerçant et pionnier de la culture du caféier**

Vers 1870, naissait le jeune Inoussa Danladi d'une riche famille de marchands de Kano au Nord de l'actuel Nigeria.<sup>33</sup> Dans la partie nigériane, régnait la dynamique tribu Haoussa. Du côté de ce qui deviendrait le Kamerun allemand quelques années plus tard, coexistait tant bien que mal, (encore plus mal que bien), un certain nombre d'ethnies riveraines : les Peuls, les Bata et les Tchamba. Ces derniers avaient d'ailleurs déjà entamé leur long mouvement migratoire vers le Sud et vers la région des Grassfields dont ils allaient modifier l'histoire (Akonoumbo, 1988 : 36).

Arrivé à Dschang presque en même temps que les premiers colons allemands en 1894,

---

<sup>32</sup> ADD, APA, bulletin de notes n° 179, Dschang, 20 octobre 1951.

<sup>33</sup> Adjiba Baba Rikiatou, dernière-née des enfants de Danladi, 86 ans, Dschang, 02 mai 2008.

Inoussa Danladi devait avoir entre trente et trente-cinq ans. Il provenait d'un milieu bourgeois et avait été formé par une culture éprouvée. Jeune encore, ses multiples voyages avaient déjà fait de ce vaillant commerçant haoussa un homme mûr et nourri par de grandes expériences (Donlefack, 2009 : 50-51). Il n'y a pas de doute que la colonisation allemande ait joué un important rôle dans la sédentarisation d'Inoussa Danladi et de sa suite.

Il est établi que la communauté musulmane de Dschang s'est forgée autour d'Inoussa Danladi qui était alors « le musulman le plus influent, le plus riche et le plus lettré. Il va ainsi gagner la confiance de ses frères musulmans sans distinction d'ethnie (Donlefack, 2009 : 56). » Mais, nulle part, meilleur témoignage n'est rendu à cet homme que dans la revue de l'UCCAO publiée en l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de cette organisation.<sup>34</sup> Retraçant l'historique de sa culture phare : le café, la revue nous apprend que c'est l'administrateur en chef Ripéri qui introduisit cette plante en 1924, en faisant parvenir quelques graines aux agronomes de la Station de Quinquina de Dschang pour tenter une pépinière.<sup>35</sup> De 1924 à 1929, à la station de Quinquina, les ingénieurs Renault, puis Lagarde, développèrent un véritable plan semencier qui permit à un Européen du nom de Daman de cultiver le caféier dans une plantation située à Michelin (UCCAO, 1983 : 14). Dès 1934, des lotissements (par ailleurs bien encadrés) furent établis pour la culture de la plante à Koumelap et Baïgom, avec des moniteurs agricoles formés sous la direction d'un spécialiste de la culture du café nommé René Coste. En 1937, un décret en réglementa la culture.<sup>36</sup> Le pays bamiléké doit à notre originaire de Kano de s'être approprié cette plante. En effet, le texte publié par l'UCCAO en 1983, reconnaît incontestablement que :

C'est en 1929 que Danladi, [*alors que la plante n'était qu'à sa phase expérimentale*] le « premier indigène » à cultiver le caféier et originaire du Nord, fut décoré par l'administration coloniale. Sa plantation occupait l'emplacement actuel de la mission catholique de Dschang. Cette distinction particulière faite à un indigène par des « Blancs » eut un impact psychologique considérable et provoqua au milieu des « indigènes » un véritable engouement pour la culture du café, engouement malheureusement freiné par les restrictions dures imposées par l'administration coloniale. Alors, certains « indigènes » se mirent à faire de la culture clandestine. Quand ils étaient dépistés, les plans étaient systématiquement arrachés et les contrevenants encourraient des peines de prison. L'attitude de l'administration était dictée par le souci de bien encadrer les planteurs et d'éviter toute extension des cultures sans encadrement adéquat, le nombre d'encadreurs étant très limité (UCCAO, 1983 : 14).

---

<sup>34</sup> L'UCCAO est le signe qui désigne l'Union Centrale des Coopératives Agricoles de l'Ouest du Cameroun. Même si l'UCCAO, théoriquement, s'occupe de toute l'agriculture, cette association tire l'essentiel de ses revenus de la vente du café qui a constitué pendant presque toute la colonisation, la principale culture de rente à l'Ouest Cameroun.

<sup>35</sup> Nous nous situons alors en plein mandat français. La station de Quinquina était un poste de plante médicinale important pour combattre les infections tropicales auxquelles les Européens étaient particulièrement vulnérables.

<sup>36</sup> Pour cultiver le café, il fallait remplir des exigences telles que : 1°) être un homme de confiance, 2°) posséder un terrain fertile (À cet effet, des ingénieurs et des techniciens agricoles faisaient des tests de fertilité des sols avant la distribution de plants, 3°) accepter de vendre sa production par le canal de la coopérative, 4°) le nombre de plants par planteur était de 500.



Jamais un tel témoignage n'avait jusque-là été donné à la personnalité d'un ressortissant africain et encore moins un natif bamiléké pour son action dans cette région. Un élément nouveau et moins connu des milieux haoussa venait de s'ajouter à ceux jadis connus et devait donner davantage de l'éclat à la personnalité d'Inoussa Danladi et des autres Haoussa de la région. Car, le café allait apparaître, avec le cacao, comme la principale des cultures de rente de la colonie et, contournant les mesures de l'administration coloniale, les ressortissants de l'Ouest allaient s'emparer de cette plante symbole de richesse. Mais, personne ne doutera plus que c'est Inoussa Danladi par sa forte personnalité qui inspira les Bamiléké. L'acte officiel de 1929 en l'honneur de Danladi a brisé le mythe de la supériorité de l'homme « blanc » et le mystère qui entourait cette plante non connue du milieu africain (Donlefack, 2009 : 51). Miafo Tako et Johny Baleng de Bafou, longtemps considérés dans la région comme les pionniers africains de la culture du caféier s'y sont impliqués quelques années plus tard après Inoussa Danladi. C'est à partir de 1933 que les premiers bamiléké en leurs personnes s'investissent dans la caféiculture (UCCAO, 1983 : 14-15).

D'indéniables éléments tirés à la fois du contexte historique et de la personnalité marquante d'Inoussa Danladi peuvent expliquer cette position proéminente qui devint la sienne. Installé à Dschang par la force des choses et les desideratas de l'administration, Inoussa Danladi patronnait la seule communauté déjà habituée au négoce de longue distance. L'introduction de l'impôt n'est donc pas apparue à ses yeux comme un handicap, mais comme une opportunité. De plus, il se trouvait à la confluence des intérêts commerciaux divers, parmi lesquels le riche marché du bétail, des tissus indigènes, etc. Ayant gagné la confiance des chefs locaux, il paraissait un interlocuteur idéal pour l'administration. Avide de tenter toutes les expériences, il a sûrement essayé le café parmi d'autres multiples tentatives pour saisir les opportunités qui se dressaient devant lui. L'homme qui s'éteint en 1940 est l'incarnation même de l'intégration haoussa en pays bamiléké.

## **Conclusion**

À travers cette étude, il apparaît que l'intégration des Haoussa dans le pays bamiléké présente un tableau aussi riche que varié qui, dans une moindre mesure, peut apporter un plus à la compréhension du dynamisme économique de ce peuple des montagnes. Elle influence les pouvoirs des chefs traditionnels, l'économie de la région et l'ordre culturel de ces peuples. Aujourd'hui, les représentations artistiques des deux communautés ont quelques fois tendance

à se confondre. C'est ici que l'idée d'une culture bamiléké qui se veut authentique et originale se heurte aux circonstances qui ont défini sa particularité.

En ce qui concerne les rapports entre les peuples, la région bamiléké offre un exemple de cohabitation pacifique entre deux peuples aux origines et aux valeurs culturelles diamétralement opposées. Cet exemple doit inspirer les autres, surtout dans un monde où le climat entre les peuples et les cultures est souvent caractérisé par l'intolérance, le fanatisme, l'injustice, qui sont à l'origine des conflits meurtriers et de la haine entre les peuples. Le respect de la différence, le dialogue, et l'amour du prochain, comme dans le pays bamiléké, doivent orienter les rapports entre les peuples et les cultures.

### **Informateurs**

- Adjiba Baba, Rikiatou, 86 ans, Fille de Danladi, 02/05/2008, Dschang.
- Daïrou, Bawa, 85 ans, Chef de la communauté haoussa de Dschang, 20/05/2008, Dschang.
- Momo I, 76 ans, chef des Foto (décédé), 18/04/2008, Foto/Dschang.
- Tanko, Ibrahim, 79 ans, muezzin de la mosquée de Dschang (décédé), 28/04/2008, Dschang.
- Tazing, Adolph, 69 ans, Chef du village Batoula/Bamendou, 14/08/2014, Bamendou.
- Tenkue Zossie, Simo, 62 ans, Chef des Bagam, 04/03/2011, Bafoussam.
- Woguia, Monique, 73 ans, artisane brodeuse de perles, 24/02/2012, Baham.

### **Archives**

- Bulletin de notes, « Personnel indigène de Dschang », 1934, APA, Archives Départementales de Dschang.
- Bulletin de notes n° 179, 20 octobre 1951, APA, Archives Départementales de Dschang.
- Rapport économique 4e trimestre 1964, APA, Archives Départementales de Dschang.
- Circulaire n°942/CF/APA.I du 26/7/54 a/s Islam et Marabout, 1954, APA 207/CF/PS9, Archives Départementales de Dschang.
- Lettre n°942, Islam et marabouts, Région Bamiléké, le 18 octobre 1954, APA. 2171/PS2, Archives Départementales de Dschang.
- Amicale des musulmans, 1956, 2AC90, Archives Nationales de Yaoundé.

- Rapport annuel adressé par le gouvernement français au Conseil de la Société des Nations sur l'administration sous mandat du territoire du Cameroun pour l'année 1922, 967. 11SN/APA, Archives Nationales de Yaoundé.
- Bafouga et le Pasteur Fové Josué, « Bagam depuis Ndobbo », Archives Chefferie Bagam.

## Bibliographie

- Akonoumbo S.C. 1998. The Baare-Chamba expansion south of the Upper-Benue region c. 1750-1860 a synthesis of the works of R. Fardon and E. Mohamadou. Master degree in History, University of Maiduguri.
- Battouta, I. 1966. Voyages. traduction de H. Djenidi, Dakar, Faculté des Lettres.
- Boutrais, J. 1998. Les taurins de l'ouest du Cameroun. *in*: Christian Seignobos et Éric Thys (eds), *Des taurins et des hommes*, Paris, Éditions de l'Orstom, pp. 313-326.
- Cissoko, S. M. 1966. Histoire de l'Afrique occidentale. Paris, Présence africaine.
- Cuoq, J. M. 1975. Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (Bīlād al-Sūdān). Paris, CNRS, ed. et trad. française.
- Diziain, R. 1952. Carte de la densité de population et de l'élevage en pays bamiléké. Yaoundé, IRCAM.
- Dongmo, J.L. 1981. Le dynamisme bamiléké (Cameroun), vol. 1, Yaoundé, CEPER.
- Donlefack, M. 2009. Islamisation et mutations des peuples de la Menoua : de 1850 à 2005. Mémoire de Master en Histoire, Université de Dschang.
- Donlefack, M. 2011. Les Haoussa et les Peul dans le pays Bamiléké 1903-1960. Mémoire de DIPES II en Histoire, Université de Bamenda.
- Eloundou, E. 1996. Contribution des populations du Sud Cameroun à l'hégémonie allemande, 1884- 1916. Thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> Cycle en Histoire, Université de Yaoundé 1.
- Fru A. N. 1984. The Hausa and Fulani in the Bamenda Grasslands 1903-1960. Thesis of Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle en Histoire, University of Yaoundé.
- Gomsi, E. 1972. Les Bamiléké du Cameroun, essai historique des origines à 1920. Thèse de Doctorat 3<sup>e</sup> cycle en Histoire, Université de Paris II Sorbonne.
- Hiskett. 1975. The Kano Chronicle. *in*: *Journal of the Royal Asiatic Society*.
- Mengueme. 1998. Les Haoussa de Yaoundé (des origines à 1960). Mémoire de DIPES II en Histoire, ENS Yaoundé.
- Michael, B. 2004. Le jihad. Origines, interprétations, combats. Paris, Téarèdre.
- Momo, G. 1984. Histoire de Dschang des origines à nos jours, Dschang, IPAU.

- Njeuma, M. Z. 1978. Fulani Hegemony in Yola (old Adamawa) 1809 – 1902. Yaoundé, CEPER.
- Njiasse-Njoya, A. 1981. Naissance et évolution de l'Islam en pays Bamoun (Cameroun). Tome I, Thèse de Doctorat de 3e cycle, Université de Paris I – Panthéon Sorbonne.
- Onomo Etaba, R. B., Fouellefak, C. C., & Donlefack M. 2014. Diplomatie traditionnelle et rapprochement des cultures: le rôle du roi Njoya dans l'épanouissement de la culture musulmane en pays bamiléké. *in: Le roi Njoya créateur de civilisation et précurseur de la renaissance africaine*, Paris, L'Harmattan, 143-166.
- Owona, A. 1996. La naissance du Cameroun allemand (1884-1914). Paris, L'Harmattan.
- Souley M. 2006. Islam et société dans les sociétés du centre (centre du Cameroun) : XIXe – XXe siècle. Thèse de Doctorat/Ph.D en Histoire, Université de Yaoundé I.
- Souley M. 2012. Migration et commerce au Cameroun : le cas des Haoussa (XIXe-XXe siècles). *in: Syllabus Review* 3 (1), 241 – 256.
- UCCAO, 1983. UCCAO 1958 – 1983 : 25 ans au service des planteurs. Yaoundé, Imprimerie Nationale.
- Warnier, J.P. 1978. Traite sans raids au Cameroun. *in: Cahiers d'études africaines*, 29/113, 5-32.

Cet article est protégé par les droits d'auteur de l'auteur. Il est publié sous une licence d'attribution Creative Commons (CC BY NC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>) qui permet à d'autres de copier et de distribuer le matériel sur n'importe quel support ou format, sous une forme non adaptée, à des fins non commerciales uniquement, et à condition que l'auteur soit cité et que la publication initiale ait lieu dans ce journal.



This article is copyright of the Author. It is published under a Creative Commons Attribution License (CC BYNC ND 4.0 <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>) that allows others to copy and distribute the material in any medium or format in unadapted form only, for noncommercial purposes only, and only so long as attribution is given to the creator and initial publication in this journal.